

Critique

Théâtre : « Au bout de ma langue », du silence à l'apprivoisement de nouveaux mots

Par **Emmanuelle Giuliani**

Publié le 22 octobre 2025 à 15h46 •  Lecture : 2 min



Dans *Au bout de ma langue*, Omar Salem incarne Taym, un jeune homme de 18 ans ayant fui la guerre en Syrie neuf ans plus tôt. / Christophe Raynaud de Lage

— Sur un texte simple et juste de Simon Grangeat, Tal Reuveny met en scène, dans *Au bout de ma langue*, le parcours d'un jeune Syrien exilé en France et projeté dans le « bruit » confus d'une langue qu'il ne comprend pas. Une pièce jouée au Théâtre de la Concorde jusqu'au 25 octobre, avant de trouver sa place dans divers lieux publics.

C'est ce que l'on appelle une forme légère. Une heure de spectacle portée par un unique comédien. Pour tout décor, un plateau nu et quelques accessoires quotidiens – ventilateurs, pans de tissu, magnétophone et cassettes – qui revêtiront dans la mise en scène de Tal Reuveny une dimension onirique inattendue. Et, élément essentiel, une bande-son créée par Jonathan Lefèvre-Reich qui dialogue et interagit en permanence avec le héros de la pièce.

Adressé à tout public à partir de 9 ans, *Au bout de ma langue* est accueilli jusqu'au 25 octobre par le Théâtre de la Concorde à Paris (1). Mais le centre dramatique national des [Tréteaux de France](#), qui en est à l'origine, espère légitimement qu'il trouvera place dans divers lieux, des mairies aux bibliothèques en passant par les salles polyvalentes. Le texte, simple et fort, signé Simon Grangeat, est de ceux qui semblent en effet destinés à l'espace public et au citoyen.

Le silence comme refuge

Taym n'a que 9 ans quand il arrive en France avec ses parents. Sa bien-aimée grand-mère est, elle, demeurée dans une Syrie en guerre : les conversations téléphoniques régulières avec l'aïeule lointaine n'en ont que plus de prix. Dans la rue, à l'école, l'enfant est agressé par le « bruit » d'une langue, le français, dont il ne comprend pas un traître mot. Ce « brouhaha », terme savoureux aux origines sans doute hébraïques, qu'il apprendra plus tard, accuse son isolement. Taym se réfugie alors dans le silence. Un silence absolu. Pas un mot de ce français tout neuf, plus un mot de son arabe natal ne sortiront de sa bouche.

À lire aussi

 [Les étrangers privés de cours en présentiel : « Pour apprendre le français, il faut parler avec des gens »](#)



Oscillant avec finesse entre émotion et drôlerie affectueuse, le récit est narré sous la force d'un flash-back. Taym a aujourd'hui 18 ans et vient faire faire sa première carte d'identité française. Un acte qui incite l'adulte à raviver le souvenir de cet étrange petit garçon qui, pour ne pas perdre le lien avec sa langue originelle, refusa d'abord d'apprendre celle de sa terre d'accueil. Gracieux, le regard vif, le corps délié et la parole subtile, Omar Salem, lui-même d'origine palestino-algérienne, parvient immédiatement à nous rendre son personnage familier et touchant.

La puissance de l'environnement sonore

Ne lâchant que rarement son cher magnétophone où il collecte les voix qui comptent tant pour lui, notamment celle de sa grand-mère dans laquelle il se blottit littéralement mais aussi celle de son père, auteur de chansons tristes et enveloppantes, Taym insiste sur la manière dont l'environnement sonore agit sur notre épanouissement. Pour le meilleur et pour le pire. Animé des meilleures intentions, un instituteur imagine qu'il faut parler fort, en surarticulant et détachant chaque syllabe pour mieux se faire comprendre. Résultat désastreux... C'est une autre enseignante, à la pédagogie toute différente, qui parviendra à « débloquer » le mutisme de l'enfant.

À lire aussi

 [Immigration : les migrants vont devoir apprendre le français sur Internet, sans professeur](#)



Sans chercher à donner de leçon ni de réponse définitives, *Au bout de ma langue* ouvre maints sujets de réflexion. Sur la crainte de trahir une langue – a fortiori si l'on a dû fuir son pays – en en apprenant une autre ; sur le silence comme refuge, étrange coquille où l'on imagine se recentrer sur l'intime et l'authentique ; sur la faculté, admirable quand on y songe, de naviguer entre deux idiomes si différents comme l'on traverse une rivière, sans perdre de vue la rive que l'on quitte.

Quant au spectateur français, lui qui sait que [l'arabe](#) est la deuxième langue la plus parlée dans l'Hexagone, il ne peut s'empêcher de s'interroger sur sa méconnaissance, voire son ignorance ou pire son indifférence, face à l'univers linguistique, poétique et sonore qui fait désormais partie de son paysage...

(1) [Théâtre de la Concorde](#) jusqu'au 25 octobre. À noter dès à présent les représentations du 19 au 21 mars 2026 au Maif Social Club de Paris.